

Supplément au SOP n° 288, mai 2004

**VERS UNE ORTHODOXIE AFRICAINE
L'ÉGLISE ORTHODOXE AU GHANA**

Entretiens avec l'évêque PANTÉLÉIMON du Ghana
et le père Joseph Kwame LABI

Propos recueillis et mis en forme par Maxime EGGER,
diacre de la paroisse Sainte-Catherine,
Chambésy (Genève)

Document 288.A

VERS UNE ORTHODOXIE AFRICAINE

L'ÉGLISE ORTHODOXE AU GHANA

« NOUS AVONS LA TÊTE HAUTE EN AFRIQUE », entretien avec l'évêque Pantéléimon

Les orthodoxes ghanéens le surnomment déjà « Pantéléimon le bâtisseur », tant il est actif dans la construction d'églises et l'ordination de prêtres. Né en 1955 sur l'île de Kalymnos (Grèce), mais ayant vécu toute son enfance aux États-Unis, l'évêque PANTÉLÉIMON (Lamapadarios) est le premier évêque orthodoxe du Ghana, où il est arrivé en janvier 2000, après avoir été vicaire patriarcal à Alexandrie (Égypte). Comme tous les diocèses d'Afrique, celui du Ghana relève du patriarcat d'Alexandrie. Il a été érigé en septembre 1997, et l'élection de l'évêque PANTÉLÉIMON, par le saint-synode d'Alexandrie, est intervenue le 23 novembre 1999.

S'entretenant avec Maxime EGGER, diacre de la paroisse orthodoxe francophone Sainte-Catherine à Chambésy (Genève), au cours d'un voyage que celui-ci fit au Ghana, en juillet 2003, l'évêque PANTÉLÉIMON parle de son propre itinéraire, de sa vision de la mission, de l'organisation de son diocèse, de la vie de l'Église au quotidien.

Une vocation missionnaire

— *De quand date votre vocation missionnaire ?*

— Très jeune, j'ai ressenti l'appel dans mon cœur, le désir de participer au travail missionnaire. À 14 ans, il était clair dans ma tête que je deviendrais un jour évêque. C'était le seul but de ma vie, ce que je répondais quand on me demandait ce que je voulais faire quand je serais grand. Cela a été confirmé par mon père spirituel, l'un des derniers saints de la Grèce, bien que pas encore canonisé, le père Amphiloque de Patmos. Il a prophétisé à propos de mon ordination. Quand j'avais 15 ans, il a dit à la mère abbesse du monastère de Kalymnos : « Un jour, tout le monde va venir baiser la main de cet enfant. » Quand j'ai été ordonné évêque dans cette même île de Kalymnos, plus de 14.000 personnes sont venues à mon ordination. À l'école déjà, mes professeurs et mes camarades de classe ne m'appelaient pas par mon nom, mais « Père ».

— *Le monachisme était donc une voie « naturelle »...*

— Je suis devenu moine en 1975, diacre en 1980 et prêtre en 1983. Je suis resté moine pendant onze ans au monastère Saint-Pantéléimon de Kalymnos ; c'est de là que vient mon nom. Pour moi, le monachisme a été une période de préparation. Le but de la vie monastique –

c'est comme cela que je la vois – est de se préparer à retourner dans le monde pour aider les autres. À Kalymnos, notre monastère était très engagé dans le travail missionnaire au Zaïre.

— *Spirituellement, l'un des moments clés de votre vie est votre grave maladie au milieu des années 90...*

— Effectivement. J'ai eu un cancer qui m'a pour ainsi dire paralysé pendant deux ans (janvier 85-juillet 86). Je n'avais plus aucune sensation, rien. Je ne pouvais plus bouger. J'étais soigné dans le meilleur hôpital d'Athènes, avec les meilleurs spécialistes. Les métastases s'étaient répandues dans toutes les parties du corps. J'ai reçu tous les traitements possibles et imaginables, les plus sophistiqués et les plus forts, mais sans résultat. Les professeurs ont donc décidé de tout arrêter et de me laisser mourir en paix. Du point de vue médical, il n'y avait plus aucun espoir. Mon évêque et les prêtres locaux discutaient déjà les modalités de mes funérailles.

Mais la grâce de Dieu agit là où les pouvoirs humains cessent. Cela faisait un mois que j'étais alité, avec plus de 42° C de fièvre. Les médecins ne me donnaient plus que deux jours à vivre quand, d'une manière miraculeuse – par l'intercession de la Mère de Dieu – j'ai été guéri. En une nuit, la température est complètement tombée, et j'ai pu retrouver une certaine mobilité. Les médecins m'ont examiné : plus aucune trace de cancer. De fait, deux semaines avant que je ne tombe malade, alors que j'étais en pleine forme, ma sœur a vu en rêve la Mère de Dieu en infirmière, qui me tenait dans ses bras, en disant : « *Votre frère est mourant, mais je vais le guérir. Il lui faudra deux ans pour pouvoir se remettre sur pied, mais il marchera.* » C'était un signe et une confirmation que la Mère de Dieu allait accomplir un miracle pour moi.

Le départ pour l'Afrique

— *C'est alors que vous partez pour l'Afrique ?*

— Après ma maladie, j'ai eu la chance de pouvoir rejoindre le patriarcat grec-orthodoxe d'Alexandrie et de toute l'Afrique. Je suis retourné en Afrique du Sud – à Johannesburg, puis au Cap – où j'avais déjà été prêtre et prédicateur d'une communauté grecque entre 1987 et 1993. Nous y avons fait un gros travail. Nous étions très bien organisés. Je m'occupais de cours, d'études bibliques, en anglais et en grec, que nous diffusions sur cassettes vidéo et audio. En 1997, je suis allé à Alexandrie où j'ai été pendant deux ans vicaire patriarcal et directeur du service de presse du patriarcat. Enfin, le 18 janvier 2000, je suis arrivé à Accra, en qualité de premier évêque de ce diocèse. Il couvre onze pays, ce qui est un défi énorme pour la diffusion de l'orthodoxie : Ghana, Côte-d'Ivoire, Mali, Burkina-Faso, Sierra Leone, Guinée, Liberia, Guinée-Bissau, Cap-Vert, Sénégal, Gambie. Pour l'instant, nous ne sommes présents qu'au Ghana et à Abidjan, en Côte-d'Ivoire, où une paroisse s'est constituée en mars 2002. Dans quelque temps, j'envisage d'aller dans les pays anglophones comme la Gambie et la Guinée, plus faciles pour moi à cause de la langue.

— *Pourtant vous êtes allé en Côte-d'Ivoire, pays francophone. Pourquoi ?*

— L'histoire de la Côte-d'Ivoire est symptomatique de la manière dont je conçois la mission. Depuis des mois, je ressentais un appel intérieur pour aller à Abidjan. C'était d'une certaine manière – sur un plan rationnel – absurde, car nous ne connaissions absolument personne, n'avions aucun point de chute. Mais cet appel était si fort, si insistant que je ne pouvais même

plus dormir. Finalement, nous sommes partis en voiture, avec mon chauffeur et mon assistante. Dix-huit heures de route. Un voyage infernal, dangereux et surtout épuisant.

Arrivés dans la capitale, nous nous sommes installés dans un hôtel et avons étudié l'annuaire téléphonique, à la recherche de noms à consonance grecque. Nous avons trouvé une personne qui nous a aidés à passer une annonce en français dans la presse locale, annonce indiquant qu'un évêque orthodoxe était de passage à Abidjan. Dix jours plus tard, rien ne s'était passé.

Alors que nous nous apprêtions à rentrer, nous avons reçu un appel téléphonique d'un jeune homme nous informant qu'un groupe d'Ivoiriens cherchaient l'orthodoxie. Nous les avons reçus et ils nous ont raconté comment, à la recherche de leurs racines chrétiennes, ils avaient conclu que l'Église orthodoxe était la seule vraie Église. Ils étaient déjà étonnamment bien formés, éduqués, et très sérieux. Nous avons testé leur sincérité, organisé une catéchèse accélérée et, peu après, nous avons ordonné prêtre leur *leader*, le père Jérémie Sylvanus Pépin, qui s'est révélé être le fils spirituel d'un prêtre orthodoxe du Bénin, vicaire dans ce pays de l'évêque Alexandre, qui réside au Nigeria.

Nous étions partis le 10 mars ; le 24 mars, nous avons célébré la liturgie au domicile de Jérémie, avec son groupe ; les 6 et 7 avril, j'ai ordonné Jérémie diacre, puis prêtre ; le 10 avril, nous avons baptisé la communauté. Voilà comment la mission marche : il faut faire confiance à Dieu, attendre et répondre aux signes qu'il nous donne. Nous ne devons pas faire ce que nous pensons, mais le laisser agir. C'est très simple.

L'Église au Ghana :

« Le Christ prêchait, guérissait, enseignait... »

— *Comment se développe l'Église orthodoxe au Ghana ?*

— Elle est en pleine croissance. Quand j'ai été consacré évêque, l'œuvre missionnaire au Ghana était pour ainsi dire inconnue ; moi-même je savais à peine ce qui se passait ici. Aujourd'hui, trois ans plus tard, avec les publications et articles que nous avons produits, ce travail est maintenant bien connu dans le monde orthodoxe. Il y a actuellement quelque 5 000 orthodoxes dans ce pays, soit 2 000 de plus que lorsque nous sommes arrivés. Tous des Africains, à l'exception d'une poignée de Grecs, quelques Russes et Libanais. Quand j'ai débarqué, il y avait trois prêtres et un diacre ; aujourd'hui, il y a vingt-deux prêtres et quasiment autant d'églises, dont sept en construction. De plus en plus de régions du Ghana sont intéressées à recevoir l'orthodoxie. Pour vous donner une idée, 60 % de la population – environ 20 millions d'habitants – est chrétienne, notamment des méthodistes, catholiques, anglicans, presbytériens et pentecôtistes.

— *Comment et où les prêtres sont-ils formés ?*

— C'est moi qui m'en occupe. Je les forme, leur enseigne les bases de la foi, de la théologie, de l'histoire de l'Église. Il y a bien un séminaire à Nairobi (Kenya), fondé en son temps par l'archevêque Makarios III de Chypre, mais mon rêve est de créer un séminaire en Afrique de l'Ouest; je préfère investir l'argent ici plutôt qu'en billets d'avion pour envoyer des gens au Kenya.

— *Pardonnez-moi cette question qui vous paraîtra peut-être indiscrette, mais combien sont-ils payés ?*

— Ils gagnent grosso modo 50 dollars par mois. Cela suffit pour s'en sortir, car la plupart sont des paysans qui travaillent la terre. De plus, le diocèse prend en charge les frais de scolarité, les dépenses médicales, la sécurité sociale de la famille. Actuellement, je couvre les dépenses scolaires de 114 enfants, de tous ceux du clergé et d'autres encore, de tous niveaux, jusqu'à l'université.

— *Avez-vous d'autres activités, à côté de l'ordination de prêtres et de la construction d'églises ?*

— Quel est le sens du travail missionnaire ? C'est la continuation du travail du Christ pour le salut de l'humanité. Or, le Christ prêchait la Parole de Dieu, mais en même temps il guérissait (santé) et enseignait les gens (éducation). Si nous ne faisons pas tout cela, nous sommes dans le péché.

Ainsi, nous avons six écoles primaires et une école professionnelle, le Saint Peter's Business College, à Larteh, où il est possible de recevoir une formation commerciale (secrétariat, etc.). Sauf pour cette dernière, où il faut payer une modeste scolarité, toutes les écoles sont gratuites. Les familles qui le peuvent paient un petit quelque chose pour le repas de midi de leurs enfants. Il n'est pas nécessaire d'être orthodoxe pour accéder à nos écoles. Ce que nous offrons, comme tout le travail missionnaire, c'est d'abord un acte d'amour. Nous devons regarder et considérer tous les êtres, orthodoxes ou non, comme des enfants de Dieu.

À Larteh, nous construisons un nouveau centre de formation. Le but est de pouvoir offrir un parcours complet : primaire, secondaire, secondaire supérieur, école commerciale et, pourquoi pas, un jour, un institut de théologie. L'objectif est d'avoir un lieu où un enfant peut suivre tout un cursus dans un cadre orthodoxe, et devenir ainsi un bon orthodoxe. J'ai une vision à long terme pour cette région. On a besoin d'un lieu, d'une base pour rayonner. Actuellement, tout est trop dispersé, éparpillé.

Nous avons également des activités médicales. Plusieurs équipes de médecins – « Les docteurs du cœur » – sont venus de Rhodes pour visiter des villages et prodiguer des soins médicaux gratuits. La santé est l'un des gros problèmes de ce pays ; chaque année plus d'un million d'enfants meurent de la malaria, de la lèpre ou d'autres maladies. Mon assistante, Evangelia, est infirmière de profession ; elle travaillait comme assistante d'un chirurgien ophtalmologiste.

Nous n'avons pas de dispensaire ou de clinique, pas encore. Mais quand nous recevons des médicaments, nous allons d'un endroit à l'autre, là où il n'y pas de médecin. Le prêtre local annonce notre arrivée, et nous nous installons sous un arbre ou dans un autre endroit approprié. Nous essayons de combiner consultations médicales, catéchèse et études bibliques. Evangelia consulte et distribue les médicaments que nous avons réussi à obtenir gratuitement de sociétés pharmaceutiques en Grèce. Le but est d'atteindre en priorité les gens qui sont trop pauvres pour aller chez le médecin. Nous sommes la seule Église du pays à dispenser des soins gratuitement.

— *Comment financez-vous toutes ces activités ?*

— Les salaires du clergé sont payés par l'*Orthodox Christian Mission Center* (OCMC, États-Unis) et l'*Apostoliki Diakonia* de l'Église de Grèce. Pour tout le reste, le fonctionnement du

diocèse, les frais de scolarité, etc., je dois collecter des fonds en Grèce. Le patriarcat ne me donne quasiment rien. Ce n'est pas facile. Surtout pour moi, avec ma piètre santé et mes problèmes de mobilité. L'une des difficultés, c'est d'assurer la continuité : on ne peut pas faire de projets à moyen terme, car on ne sait jamais si l'on aura les moyens nécessaires. C'est très fatigant, car il faut aller chaque année en Grèce pendant plusieurs semaines. Il faut voyager dans tout le pays et, à chaque endroit, obtenir la bénédiction de l'évêque local, puis l'accord des prêtres, pour pouvoir parler du travail missionnaire dans les paroisses.

« Il est temps que les orthodoxes comprennent que la mission est le devoir de tous »

En Grèce, les gens nous aident beaucoup. Je suis toujours étonné de leur générosité, qui se manifeste dans le nombre d'églises que nous sommes en train de construire et dans cette maison – où nous sommes maintenant et où je vis, et qui n'existait pas il y a trois ans. Ils comprennent bien l'importance du travail que nous accomplissons. Malheureusement, il faut le dire, ce n'est pas toujours le cas du clergé. Les prêtres vivent souvent très repliés sur leur paroisse, avec un champ de vision réduit à leur petit pré carré. Mais *quid* du commandement de Dieu d'aller faire des disciples de toutes les nations en les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ? Il y a là une carence, une attitude qui n'est pas juste, pas conforme à l'Évangile. C'est bien de prendre soin de sa paroisse, mais il faut élargir la conscience que l'on en a, acquérir le sens de l'orthodoxie comme réalité universelle. Une fois qu'on a couvert les besoins de sa paroisse, que fait-on de l'argent qui reste ?

Si l'Église et ses clercs se réveillaient, le travail missionnaire pourrait se répandre comme du feu, car nous pourrions y consacrer toute notre énergie plutôt que de devoir courir le pays comme des mendiants. Il suffirait, par exemple, que chaque paroisse de Grèce ou d'ailleurs, dans des pays nantis, décide de parrainer une paroisse dans un pays de mission pauvre. Cela serait déjà un pas énorme dans la bonne direction. Quelle paroisse ne peut donner mille euros par an pour soutenir une communauté, payer les frais scolaires d'un enfant ? Si ce n'est pas possible, cela veut dire que quelque chose cloche.

Il est temps que les orthodoxes comprennent que la mission est le devoir de tous. Ce n'est pas seulement la responsabilité du patriarcat d'Alexandrie, de l'évêque local ou de certains fidèles, mais de tous les orthodoxes, clercs et laïcs, qui constituent le Corps du Christ.

Les défis de l'inculturation

— *L'un des grands défis est l'inculturation de l'orthodoxie en Afrique, l'émergence d'une orthodoxie authentiquement africaine...*

— Mais elle l'est ! L'Église orthodoxe n'est pas étrangère à l'Afrique. Elle est même profondément africaine. Elle est, de fait, la vraie foi chrétienne africaine, la plus authentique, car son fondateur, saint Marc l'Évangéliste, est né en terre africaine et l'Église qu'il a établie au 1^{er} siècle à Alexandrie est la première Église en terre africaine. [...]

Selon la tradition de l'Église, saint Marc est en effet venu en l'an 42 à Alexandrie. Il y a établi l'Église, dont il a été le premier évêque, pendant 22 ans. Il est mort martyrisé dans les rues de la ville par une foule de païens et a été enterré dans un village voisin. Ses reliques ont été

transférées en 828 à Venise par des marchands ; depuis lors, il est considéré comme le saint protecteur de cette ville.

Malheureusement, à partir de 641, l'Église a été réduite en esclavage par les Ottomans et ce n'est qu'au XX^e siècle qu'elle a pu recommencer à agir librement. À cause de cela, de certaines réalités historiques et des situations politiques au fil des siècles, elle n'a pas pu se répandre comme elle aurait dû. Jusqu'en 1924, le titre officiel du patriarcat d'Alexandrie était seulement « *pour tout le pays d'Égypte* », mais pas « *pour toute l'Afrique* ». Cela n'a été ajouté qu'après.

Cela dit, en même temps, du fait de cette « captivité », nous, chrétiens orthodoxes, avons la tête haute en Afrique. Car nous n'avons jamais été associés à des conquêtes coloniales. La Grèce n'a jamais conquis aucune nation africaine. L'Église orthodoxe n'a jamais été instrumentalisée dans ce sens. En l'an 2000, il y a eu un grand rassemblement de toutes les Églises chrétiennes à Accra. Toutes ont demandé pardon au peuple ghanéen pour leurs abus, leur mauvaise instrumentalisation par les nations colonisatrices. Toutes sauf l'Église orthodoxe. C'est la seule à ne pas s'être excusée, car nous n'avons rien à nous reprocher.

« La langue que les gens parlent est celle que l'Église doit utiliser pour répandre l'Évangile »

— *Mais concrètement, aujourd'hui, au-delà de cette pétition de principe historique, comment voyez-vous cette question de l'inculturation ?*

— La première chose est d'apprendre la langue et la culture des gens, pour pouvoir communiquer. Il faut traduire les textes des offices, sinon ils ne vont rien comprendre à la richesse de la liturgie et des sacrements. C'est la règle des conciles œcuméniques : la langue que les gens parlent est celle que l'Église doit utiliser pour répandre l'Évangile. Les grands évangélistes du monde slave, Cyrille et Méthode, sont même allés jusqu'à créer un alphabet. Voilà pourquoi la première chose que j'ai faite en arrivant au Ghana, a été d'apprendre quelques mots en twi pour pouvoir les utiliser dans la liturgie, et d'imprimer un recueil des principaux offices en langue locale.

Il faut du temps pour devenir un avec les gens, leur culture, leur façon de penser. Mais ce n'est qu'une des dimensions de l'approche missionnaire. Car c'est d'abord et surtout par la vie et l'exemple que se transmet la foi orthodoxe. C'est par sa vie spirituelle, sa sainteté personnelle que l'on attire et transmet. Il faut devenir comme un aimant. Il faut imiter le soleil qui rayonne partout et dans toutes les directions, sur toute la terre, qui embrasse tout le monde sans faire acception de personne. Nous devons rayonner par notre bon exemple, notre vie vertueuse, voir les autres comme nos frères et sœurs et non comme des étrangers, éviter de les offenser. Dans l'iconographie par exemple, il faut trouver des modes d'expression adaptés. Ainsi, on ne peut pas représenter Satan en noir, car ce serait blessant pour les gens ; nous le peignons donc en rouge !...

— *Comment voyez-vous l'intégration des coutumes locales et des pratiques culturelles africaines dans l'orthodoxie en Afrique ?*

— Dans le travail missionnaire, il ne faut pas avoir d'a priori. Il ne faut jamais partir avec des idées négatives. Comme le disent les Pères, il y a une semence de vérité dans chaque culture et chaque nation. Il faut donc commencer par respecter la culture des autres, apprendre leurs

traditions. C'est en nous voyant les respecter que les gens vont nous respecter à leur tour. Le but de l'orthodoxie n'est pas de détruire la culture des autres, mais de la régénérer en lui donnant de nouveaux symboles. On peut pour cela partir des symboles existants, faire comme Paul avec le « Dieu inconnu » [Ac 17,23]. Il y a en effet des coutumes que nous pouvons reprendre, des traditions sur lesquelles nous pouvons nous appuyer pour atteindre les gens et les amener à nous. Pour être un bon missionnaire, il faut être rusé comme le serpent [Mt 10,16] : celui-ci est intelligent, car il sait user de sa tête et la mouvoir pour éviter de se faire écraser.

Cela dit, il faut du discernement. Car dans ces cultures locales, tout n'est pas bon à reprendre et à utiliser. Ainsi, tout ce qui a un lien avec le paganisme, l'idolâtrie, doit être coupé, expurgé complètement, car cela appartient au péché. Il est exclu par exemple de participer à des libations dans un temple où l'on verse de l'alcool pour les ancêtres. Il faut nettoyer le terrain de tout ce qui touche aux idoles.

Concrètement, qu'avons-nous gardé ici, au Ghana ? Nous avons autorisé les fidèles à chanter leurs chants locaux, jouer du tambour, danser dans l'église, mais après la liturgie. Quand nous arrivons dans un village, en tout premier lieu, nous allons saluer le chef en lui offrant une bouteille d'eau-de-vie. De même, quand nous tenons une réunion, je me tiens au centre, comme évêque, avec à ma gauche le chef du village et les anciens ; les jeunes sont en face.

— *Dans cette perspective d'une orthodoxie bien enracinée au Ghana et en Afrique en général, ne faudrait-il pas cesser de parler d'Église grecque-orthodoxe, comme cela figure partout ?*

— C'est ainsi depuis 2000 ans. C'est une tradition. Le patriarcat d'Alexandrie est hellénophone. C'est la même chose à Jérusalem et à Antioche : le patriarcat est dit « grec-orthodoxe », même si la majorité des fidèles est arabophone. En fait, pendant longtemps, le patriarcat d'Alexandrie s'appelait patriarcat orthodoxe en Égypte. C'est le gouvernement grec qui, en 1935, l'a forcé à rajouter « grec » dans son nom. Ici, on parle généralement de l'Église orthodoxe au Ghana ; dans les documents et sur les enseignes, on a gardé « grec » parce que l'on appartient au patriarcat grec-orthodoxe d'Alexandrie et de toute l'Afrique.

— *Mais pourquoi faire flotter le drapeau grec à côté d'une église de village, comme nous l'avons vu à Odina-Oguaa ? Quel peut être le sens d'un tel symbole national pour des Africains ?*

— Non, non, c'est le drapeau du Patriarcat qui ressemble effectivement au drapeau grec, mais avec un insigne particulier au milieu.

— *Non, je vous assure, c'était bien le drapeau grec...*

— Alors, c'est parce que ce sont des Grecs qui ont fourni les fonds pour bâtir l'église. Par exemple, nous sommes actuellement en train de construire une église avec de l'argent reçu de Chypre. Pour honorer le donateur, nous mettrons le drapeau chypriote à côté du drapeau ghanéen. Nous ne le faisons donc pas dans un sens nationaliste.

— *On dit souvent que les Africains qui embrassent la foi chrétienne restent, plus ou moins, d'une certaine façon, animistes dans l'âme.*

— Pas dans l'Église orthodoxe. Ici, pour pouvoir être baptisé, le nouveau fidèle doit s'engager à renoncer totalement aux croyances animistes et cesser de faire des sacrifices pour les ancêtres.

**« Peu m'importe de construire des églises...
Ce qui m'intéresse, ce sont les pierres vivantes »**

— *Étant donné le nombre de prêtres que vous avez ordonnés depuis votre arrivée, j'imagine que la constitution d'un clergé local est pour vous un élément important...*

— C'est la clé. L'œuvre des saints Cyrille et Méthode a été, de leur vivant, un échec. Leur succès est venu après eux, après leur mort. En quoi a-t-il consisté ? En ce qu'ils ont ordonné 70 prêtres, des disciples qu'ils avaient bien préparés. C'est aussi ma vision, ma stratégie. Peu m'importe de construire des églises. La brique et les pierres ne sont pas essentielles. Ce qui m'intéresse, ce sont les pierres vivantes. Ma priorité, c'est d'ordonner des prêtres bien formés, fidèles et obéissants. C'est à travers eux que se fera l'implantation orthodoxe en Afrique. Car nous ne sommes pas ghanéens, nous ne parlons pas la langue, nous serons toujours des étrangers.

— *À quand des évêques indigènes ?*

— Actuellement, le patriarcat d'Alexandrie a deux évêques noirs en Afrique, l'un en Ouganda et l'autre en Tanzanie. Ce n'est que lorsque l'Église orthodoxe sera devenue forte, nombreuse, bien ancrée, avec un clergé suffisant, que l'on pourra ordonner une hiérarchie locale. Je vous signale que le patriarcat d'Alexandrie est le seul à avoir un synode multinational, avec des métropolitains grecs, chypriotes, arabes et africains. Mon rêve, c'est effectivement que dans le futur l'Église orthodoxe soit si bien répandue et installée en Afrique, si mûre théologiquement, ecclésiologiquement et administrativement, qu'on pourra avoir des évêques locaux.

— *Et des monastères ?*

— Pour le moment, il n'y a qu'un seul monastère orthodoxe en Afrique noire, au Congo. L'un de mes projets est aussi de créer un monastère au Ghana. Un chef veut me donner une colline près de Kumasi, sur laquelle se trouve une très grande grotte. Mais à une condition : que je construise une église. Ce serait là l'occasion de commencer la création d'un monastère, mais il faut pour cela que je trouve la bonne personne. Cela pourrait aussi être un lieu pour ma retraite.

**La vie quotidienne des paroisses,
les grands moments de l'année**

— *Comment se déroule la vie orthodoxe dans les villages ?*

— Les gens, qui se lèvent très tôt – vers 4h30-5h00 – vont très souvent à l'église le matin avant de partir aux champs ; on célèbre les matines ou on lit les heures. Deux à trois fois par semaine, mais chaque jour pendant le Carême, il y a aussi quelque chose le soir, après le travail : un office, une prière, des réunions de jeunes, de femmes, du chœur, du conseil de paroisse. C'est souvent l'occasion de faire de la catéchèse, de donner un enseignement sur tel ou tel aspect de la vie spirituelle et ecclésiale.

Il y a des groupes de femmes et de jeunes quasiment dans chaque paroisse. En août a lieu un rassemblement qui réunit plusieurs centaines de jeunes. Mais cela ne ressemble en rien aux camps orthodoxes tels qu'ils se déroulent en Europe. Le programme est entièrement spirituel. Le but n'est pas le plaisir, de passer un bon moment ensemble, mais de fortifier les jeunes dans la foi orthodoxe. Il y a des cours, des études bibliques, des groupes de prière, des services liturgiques, mais pas de jeux. Chaque matin, à 4 heures, les jeunes se lèvent, prennent les tambours et « attaquent » les villages environnants. Ils parcourent les rues en proclamant à haute voix leur foi : « *Nous sommes orthodoxes, nous appartenons au patriarcat grec-orthodoxe d'Alexandrie, l'Église de saint Marc l'Évangéliste. Nous sommes devenus orthodoxes, car c'est l'Église de la vraie foi chrétienne.* » Puis ils reviennent au camp et commencent les offices. Cela dure trois à quatre jours.

Un autre grand moment de l'année, c'est l'*Annual spiritual revival*, à la fin du mois de janvier, à Formena. C'est une manifestation étonnante qui dure du jeudi au dimanche. Elle réunit plus de 2000 fidèles venus de tout le pays. Du matin au soir, les gens glorifient Dieu, rendent grâces d'être devenus orthodoxes, témoignent de leur foi, racontent leur histoire et leur conversion, les miracles dont ils ont été gratifiés pendant l'année. Il y a des prières d'intercession pour les malades et les morts, des bénédictions, des onctions, des ateliers. Nous pratiquons la confession publique, comme cela se faisait dans l'Église primitive.

Nous prions toute la nuit du samedi au dimanche. Nous commençons sur une petite place du village, à 21 heures, avec la vigile. Puis, à minuit, nous poursuivons par la liturgie. Au moment de la grande entrée, nous partons en procession avec les saints dons et faisons une halte sous une croix, où nous commémorons les vivants et les morts. Tous s'agenouillent et lèvent les mains pour recevoir l'absolution. Puis nous rejoignons une chapelle dédiée à l'archange Raphaël où nous terminons la liturgie. Il faut le vivre pour le croire.

— *Les femmes, bien qu'étant souvent exploitées, jouent un grand rôle dans la société africaine. [...] Comment voyez-vous leur place et leur rôle dans l'Église orthodoxe, qui reste très patriarcale dans ses structures et sa mentalité ?*

— Il faut donner aux femmes le rôle et la place que le Christ et les apôtres leur ont donnés. Et cette place et ce rôle, c'est la pleine égalité. Quel est le plus beau et le plus grand cadeau que Dieu a fait à l'homme ? La femme. Il l'a tirée non de sa tête (pour qu'elle ne lui soit pas supérieure), non de son dos (pour qu'elle n'ait pas à la suivre), non de ses pieds (pour qu'elle ne lui soit pas inférieure), non de sa poitrine (pour qu'elle n'ait pas d'emprise sur lui), mais de sa côte, pour être à côté de lui, dans une parfaite égalité. [...]

Je regrette et je pense que c'est une erreur que l'on ait renoncé au diaconat féminin. Je suis en faveur de sa restauration. Mon expérience est que les femmes donnent et apportent souvent plus à l'Église que les hommes ; elles sont souvent plus généreuses, créatives. L'Église doit encourager cette créativité, les hiérarques doivent vaincre certains préjugés, se départir de leur complexe de supériorité pour donner toute leur place aux femmes – des responsabilités dans la catéchèse, la diaconie, comme chef de chœur –, leur ouvrir encore davantage les portes des séminaires de théologie, etc. [...]

— *Comment voyez-vous le développement de l'orthodoxie en Afrique ?*

— Si nous travaillons correctement, l'orthodoxie a un grand avenir au Ghana. Pas seulement ici d'ailleurs, mais dans toute l'Afrique et dans le monde entier. Car les gens ont soif de vérité, ils ont soif de la vraie foi. C'est notre devoir de la répandre sur toute la terre.

« JE RÊVE D'UNE ORTHODOXIE PLEINEMENT AFRICAINE », entretien avec le père Kwame Joseph Labi

Diplômé de l'Institut de théologie orthodoxe Saint-Vladimir à New York, le père Joseph Kwame LABI est actuellement permanent au Conseil œcuménique des Églises (COE), à Genève, où il dirige le programme "Communauté et justice" au sein de l'équipe Mission et Évangélisation.

Ghanéen lui-même, le père Joseph Kwame LABI est l'un des pionniers de l'orthodoxie au Ghana. Il évoque ici l'histoire de cette Église, les dimensions spirituelle et sociale de la mission, sa vision de l'inculturation.

Les origines de l'orthodoxie ghanéenne

— *Votre histoire personnelle est indissociable de celle de l'Église orthodoxe au Ghana. Comment êtes-vous venu à l'orthodoxie et comment l'Église orthodoxe est-elle née dans votre pays ?*

— Je suis né dans une église non canonique qui s'appelait l' « Église catholique orthodoxe » (« *Orthodox Catholic Church* »). Elle avait été créée au Ghana en 1932, comme composante du mouvement d'émancipation africaine et d'un programme visant à ramener en Afrique les Afro-Américains – descendants des esclaves – pendant le règne colonial britannique. Cette Église était née au Nigeria en 1926 sous le nom *The United Free Church of Africa*, rebaptisée ensuite successivement *The Primitive Apostolic African Church* (1929), *The African Universal Church* (1931), *The African Universal Orthodox-Catholic Church* (1935) et enfin *The Orthodox Catholic Church* (1951). Des changements de nom qui en disent long sur son histoire mouvementée.

Le fondateur de cette Église était un ministre de l'Église méthodiste-épiscopale africaine (*African Methodist Episcopal Church*), Kwamin Ntsetse Bresi-Ando (1884-1970). Un leader charismatique qui avait décidé de créer sa propre dénomination, car il était en désaccord avec son Église d'origine qui gardait, selon lui, des liens trop étroits avec les colonies. Il a eu de fait beaucoup de succès ; son Église s'est répandue et a crû rapidement, donnant naissance à de nombreuses paroisses et écoles.

En cours de route, à la recherche de racines historiques plus profondes, Bresi-Ando va rencontrer – lors d'un voyage à Londres en 1935 – un archevêque gyrovague, Churchill Sibley. Ayant succédé à l'archevêque Vilatte, Sibley prétendait être dans la succession apostolique à travers l'Église orthodoxe jacobite syrienne, même si celle-ci avait excommunié Vilatte. En 1935, Sibley sacre Bresi-Ando évêque et l'établit « prince-patriarche » de son église autocéphale, *The African Universal Church*. De retour au Ghana, Bresi-Ando réorganise ses paroisses, ajoute « *Orthodox-Catholic* » dans le nom, abandonne ses enseignements et pratiques protestants en faveur de la doctrine et des pratiques liturgiques catholiques-romaines. En 1936, mon grand-

père est allé le voir et lui a demandé de venir implanter son Église dans notre village ; d'une certaine manière, il a « offert » son fils – Gregory Labi, mon père – pour cela.

En 1942, Bresi-Ando est retourné au Nigeria – son pays d'origine – pour travailler avec les communautés qu'il avait fondées. Du coup, il a négligé l'Église ghanéenne, ouvrant la porte à toutes sortes de querelles, luttes intestines, mini-schismes et autres ruptures internes. Pendant les deux années qui ont suivi, l'église au Ghana s'est dégradée, décomposée. Bresi-Ando a nommé par courrier le révérend Edonu « évêque auxiliaire » pour le Ghana, lequel a travaillé étroitement avec mon père, Gregory, prêtre depuis 1951 – c'est pour cela que je dis toujours que je suis né à l'autel. En 1972, l'Église au Ghana comptait une douzaine de paroisses, réunissant quelque 2000 fidèles.

Le passage à l'orthodoxie canonique

— *Comment s'est fait le passage à l'orthodoxie canonique ?*

— En 1951, Bresi-Ando avait simplifié le nom de son Église en *The Orthodox Catholic Church*, convaincu que lui-même et ses fidèles étaient orthodoxes. Les gens de ma génération se posaient beaucoup de questions : que signifie ce mot « orthodoxe » ? Pourquoi sommes-nous isolés, n'avons-nous de lien avec personne ?

En 1971, nous avons lancé un mouvement de jeunesse (*Orthodox Youth Organization*) – dont j'ai été le premier secrétaire – dans le but de faire renaître notre Église. Nous ressentions le besoin de doctrines et de pratiques liturgiques plus cohérentes. Nous avions l'intuition profonde que notre Église faisait partie d'un ensemble plus vaste, qu'elle appartenait à une famille plus large, mais nous n'avions aucune relation avec l'Église orthodoxe canonique. Nous ne savions pas non plus où elle se trouvait. En 1972, mon assistant, Godfried Mantey, qui travaillait alors à l'université d'Accra, a découvert le livre de Timothy (Kallistos) Ware *L'Orthodoxie, l'Église des sept conciles* [dern. édition : Cerf/Le Sel de la Terre, 2002]. Nous l'avons lu avec passion ; cela nous a vraiment beaucoup intéressés. Nous avons la preuve que l'Église orthodoxe existait.

Cela s'est confirmé en 1974, à l'occasion d'une réunion de la commission « Foi et constitution » du Conseil œcuménique des Églises, à l'université d'Accra. Nous en avons eu connaissance et nous nous sommes procuré la liste des participants orthodoxes. Nous les avons contactés, mais seul un prêtre de l'Église orthodoxe copte nous a répondu. Comme il n'était pas au rendez-vous, nous sommes allés frapper à une autre porte : un orthodoxe syriaque indien nous a dit que les seuls à pouvoir nous aider étaient les Américains. Nous sommes alors allés frapper à la porte de la chambre du père Jean Meyendorff, dont nous avons repéré le nom. Il nous a reçus. Nous avons commencé à lui raconter notre histoire ; il s'est montré tellement intéressé qu'il a renoncé à la séance qu'il devait présider, et a appelé le père Thomas Hopko et d'autres collègues. Pour finir, nous étions huit dans la chambre ; il y avait parmi eux aussi Nicolas Lossky. Ils nous ont expliqué en quoi et pourquoi nous n'étions pas une Église canonique. Tout cela s'est passé précisément le dimanche 4 août 1974 ; je m'en souviens très bien, car c'est le jour où le Ghana a adopté la conduite automobile à droite.

De retour chez eux, les pères Meyendorff et Hopko nous ont envoyé des livres de l'Institut Saint-Vladimir. De notre côté, nous avons, en tant que mouvement de jeunesse, écrit au métropolitain de Carthage Parthenios, qui allait devenir le patriarche d'Alexandrie. Il nous a encouragés.

— *C'est alors que vous partez étudier aux États-Unis...*

— En 1977, nous avons reçu une bourse de l'Institut Saint-Vladimir pour une personne. J'en ai bénéficié et je suis parti aux États-Unis. J'ai été reçu dans l'Église orthodoxe le 24 décembre de la même année. Le père Hopko m'a donné le nom de Joseph, car il pensait que j'allais devoir « prendre soin tranquillement » de l'Église au Ghana, comme Joseph avait pris soin tranquillement de Marie, symbole de l'Église. J'ai fini mon *master of divinity* en 1980 et mon *master of theology* en 1982.

Une église « sur roues »

— *Qu'avez-vous fait alors ?*

— Je suis rentré au Ghana et suis allé voir Mgr Irénée, alors métropolitain d'Accra et de l'Afrique occidentale, qui résidait à Yaoundé (Cameroun). Il était prêt à recevoir toute la communauté de notre Église et m'a demandé de la préparer pour le baptême ; il y avait alors trois prêtres, dont mon père. Nous avons organisé des ateliers, commencé à traduire la liturgie de saint Jean Chrysostome en langue locale, la langue twi. Nous n'avions rien, pas de calice ni de four pour cuire le pain... Il fallait tout inventer, improviser. Chaque semaine, on ajoutait un petit quelque chose. À Pâques 1982, nous avons célébré notre première liturgie de saint Jean Chrysostome, pour nous préparer. Nous avons également installé un baptistère à l'entrée de l'église et une iconostase que nous avons héritée d'une petite église grecque qui n'avait jamais été consacrée, à Accra, transformée entre-temps en temple maçonnique, après un changement de propriétaire.

En septembre de la même année, pendant la semaine de la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, l'archevêque Irénée est venu dans mon village, à Larteh, à une soixantaine de kilomètres à l'ouest d'Accra. Entre le 14 et le 19, il a ordonné quatre prêtres et trois diacres, et baptisé environ 1500 personnes.

Dans la foulée, nous avons démarré une communauté Saint-Nicolas à Accra. Je venais de Larteh les dimanches avec un autel portable, un *antimension* pour la liturgie. Nous nous réunissions à différents endroits, chez les uns et les autres. C'est pourquoi nous avons appelé cette paroisse « Saint-Nicolas sur roues », puisque nous étions itinérants. C'était une époque exaltante, mais vraiment très dure. Je me souviens qu'en 1983 – une année noire au Ghana – le marasme économique était tel qu'il n'y avait plus de transports. On partait à trois heures du matin pour venir à Accra ; on faisait des kilomètres à pied. On a organisé différents programmes de formation, notamment ce que l'on appelait des « cliniques liturgiques », pour les chefs de chœur, les catéchètes, les responsables de l'ordre des offices, etc. Des groupes de jeunes et de femmes se sont constitués.

— *Avec quels moyens faisiez-vous tout cela ?*

— Avec des bouts de ficelle, la solidarité africaine et – toujours – les coups de pouce de la Providence divine. En 1988, mon épouse Alexandra et moi-même sommes partis trois mois aux États-Unis pour collecter des fonds, invités par le centre missionnaire de l'archevêché de Grèce, devenu depuis l'*Orthodox Christian Mission Center* (OCMC).

L'année suivante, une équipe missionnaire (*mission team*), composée de jeunes volontaires – un ingénieur, deux médecins, une infirmière et quelques étudiants – est venue des États-Unis pour aider à construire l'église d'Accra, dédiée à la Sainte Transfiguration par l'archevêque Irénée qui en a posé la pierre de fondation. On a tout de suite commencé à célébrer, avant

même la fin des travaux, directement sur la pierre de fondation qui servait d'autel. Peu à peu, avec des aides diverses, la mobilisation des fidèles, le formidable travail des maçons ghanéens, l'église a été achevée, en 1993.

Elle a été consacrée l'année dernière par le patriarche Pierre VII. De fait, elle aurait dû l'être en 1997 déjà. Nous avions tout préparé, imprimé des T-shirts, acheté des cadeaux, même obtenu du gouvernement ghanéen une chambre pour le patriarche – à l'époque Parthenios III – dans une résidence officielle, réservé tout un hôtel pour sa suite. Mais deux semaines avant la date prévue, subitement, le patriarche s'est décommandé. Il n'a pas donné de raison, mais je pense qu'à Alexandrie, ils ont pensé que nous n'étions pas capables d'organiser une telle visite...

— *Comment a évolué la situation canonique de l'Église orthodoxe au Ghana ?*

— C'est, comme toujours dans l'Église orthodoxe, assez compliqué. D'abord, nous dépendions de la métropole d'Accra et de toute l'Afrique de l'Ouest, créée en 1982 et dont le siège se trouvait à Yaoundé (Cameroun). En 1990, celle-ci est devenue, plus logiquement, la métropole du Cameroun et de toute l'Afrique de l'Ouest ; Mgr Petros a succédé à Mgr Irénée. En 1997, le patriarcat a créé un diocèse du Ghana et du Nigeria, séparé de la métropole du Cameroun et de l'Afrique de l'Ouest. Et en janvier 2000, Mgr Pantéléimon est arrivé comme premier évêque du Ghana.

— *Comment êtes-vous arrivé au Conseil œcuménique des Églises (COE) ?*

— J'étais depuis plusieurs années actif dans ce genre de réseaux. Ainsi, en 1989, j'ai représenté le mouvement international de jeunesse orthodoxe Syndesmos dans le comité interorthodoxe chargé de préparer la Conférence missionnaire mondiale de San Antonio. En 1991, à Canberra (Australie), j'ai été le premier Africain à être délégué du patriarcat d'Alexandrie à une Assemblée générale du COE. À cette occasion, le Comité central m'a élu membre de deux instances : la commission pour la mission et la commission « Foi et constitution ». Cela m'a permis d'apprendre à connaître peu à peu le travail du COE. Mais je n'avais jamais imaginé venir travailler à Genève comme permanent. C'est le fruit d'une série de circonstances : une réunion pour le clergé africain à Kampala en 1997, le départ du secrétaire général du département de l'*Urban Rural Mission* (URM), des pressions amicales diverses et, finalement, la bénédiction du patriarche. C'est ainsi que je me suis retrouvé en 1999 au siège du COE. Je pense rester jusqu'à la prochaine assemblée générale, en 2006. Ensuite, je rentrerai au Ghana afin de poursuivre le travail missionnaire. C'est là qu'est ma place.

Les deux dimensions de la mission

— *Précisément, comment définiriez-vous la mission ?*

— Il y a fondamentalement deux éléments. D'abord, la mission doit avoir pour but la création, l'établissement d'une véritable Église locale tendue vers l'avènement du Royaume de Dieu. Ensuite, elle doit porter témoignage au cœur du monde de l'amour de Dieu pour tous les êtres humains et toute la création. Cela suppose d'œuvrer à la transformation de la société. Car on ne peut prétendre témoigner du Royaume sans en même temps lutter pour la justice, aller à la rencontre des gens dans leurs souffrances et difficultés quotidiennes. C'est le devoir de l'Église d'apporter son aide aux êtres humains privés de toute possibilité d'éduquer leurs enfants ou d'avoir un emploi pour nourrir leur famille, et de briser le cercle vicieux de la pauvreté.

Cela vaut bien sûr et en premier lieu aussi pour les prêtres. En Afrique, nous n'avons, à mon sens, pas besoin de prêtres professionnels, à plein temps. Plutôt que de s'échiner à chercher des fonds pour salarier les prêtres, ne ferait-on pas mieux d'investir cet argent pour leur donner une bonne formation, leur apprendre un métier qui leur permettra de subvenir à leurs besoins et à ceux de leur famille ? Il en va de même pour les fidèles. En offrant une bonne éducation à ses membres, l'Église leur permettra d'avoir un meilleur travail, une meilleure situation sociale et économique ; ils pourront donc également mieux la soutenir. Il faudrait travailler davantage à créer ce genre de cercles vertueux, seuls capables de rendre l'Église africaine moins dépendante de l'extérieur.

Autrement dit, tout le travail missionnaire, tous nos efforts doivent être centrés sur la réalisation de ce double objectif. Il ne s'agit donc pas seulement – au nom de la vérité – de baptiser des gens et de construire des églises, plus ou moins contre les autres Églises.

— *Sincèrement, à votre avis, l'Église orthodoxe en Afrique prend-elle au sérieux, incarne-t-elle vraiment, cette dimension de transformation sociale ?*

— Hélas, non ! C'est dommage et c'est grave. Car la plupart des Africains, à force d'être regardés comme des miséreux et des incapables, finissent par se voir eux-mêmes comme tels et se considèrent comme des citoyens du monde de seconde classe. Le rêve des jeunes Ghanéens est de partir, vers l'Europe ou l'Amérique. Car ils ne voient plus de raison d'espérer dans leur pays. Pire, ils n'ont plus confiance en eux-mêmes et en leurs possibilités ; ils ne sont plus fiers de ce qu'ils sont. Si l'Église orthodoxe ne travaille pas à restaurer cette confiance intérieure chez les Africains et à changer le regard qu'ils portent sur eux-mêmes – vers plus de dignité et d'estime de soi –, si elle ne les aide pas à cesser de penser que les autres – qui ont une couleur de peau différente et vivent dans d'autres parties du monde – sont meilleurs qu'eux, alors elle passe en partie à côté de sa mission.

Plus profondément, cela renvoie, d'une part, à la manière dont l'Église orthodoxe se perçoit elle-même. « On va vous aider », ne cesse-t-on de nous dire dans les instances hiérarchiques du patriarcat et ailleurs. Ce discours est insupportable. On n'a pas besoin d'être « aidés ». On veut devenir Église, « faire » l'Église. Je ne veux pas qu'on nous « aide », nous les « pauvres » Africains, mais qu'on nous permette d'« être » l'Église. Nous ne voulons pas recevoir la charité, mais prendre notre destin en mains.

D'autre part, il est temps de sortir du caritatif. Il ne s'agit pas d'« aider » les pauvres, les exclus, les marginalisés, mais d'« être avec » eux, à leurs côtés. Quand l'Église va-t-elle cesser d'être l'Église des riches qui aident les pauvres, pour redevenir ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être : l'Église des pauvres ? Quand, à l'instar de saint Basile, nos hiérarques vont-ils dénoncer comme il se doit l'injustice sociale et économique, oser prendre à parti les puissants de ce monde ? Quand vont-ils, comme saint Jean Chrysostome, lire la Bible d'une manière incarnée, en la reliant à la réalité concrète des gens ? L'Église doit retrouver le souffle, la voix, le rôle prophétique qu'elle a perdus. Son rôle est de permettre aux pauvres de réaliser qu'ils « sont » l'Église.

L'inculturation de l'orthodoxie en Afrique

— *Les théologiens qui ont réfléchi à la mission distinguent en général trois phases ou étapes, qui d'ailleurs souvent se chevauchent dans la réalité : l'importation du christianisme, son acclimatation, son inculturation. Selon ce schéma, l'orthodoxie importée, ce serait la fondation*

d'une église – grecque par exemple – où l'on va célébrer pour l'essentiel en grec, en principe pour la diaspora, sans se soucier de l'incarnation de son témoignage dans la réalité ambiante. L'orthodoxie acclimatée, ce serait ce qui me semble être la réalité dans un pays comme le Ghana ou le Cameroun : des paroisses avec des prêtres africains célébrant en langue locale, avec l'introduction à doses homéopathiques de certaines pratiques et coutumes du pays, que ce soit dans les chants (avec tambours) après la liturgie proprement dite, dans certains éléments de l'architecture et de l'aménagement intérieur des églises. Mais que serait une Église orthodoxe vraiment inculturée ?

— Une Église inculturée en Afrique, c'est une Église qui a réussi deux choses : d'une part, à incarner le mode d'être et d'existence orthodoxe dans la vie quotidienne des gens ; d'autre part, à exprimer la foi et la vérité orthodoxe dans des symboles et des catégories propres à la culture africaine. Cela va évidemment beaucoup plus loin que d'utiliser simplement la langue locale dans les célébrations, de peindre en rouge Satan sur les icônes (pour que les Noirs ne soient pas identifiés au mal), voire d'introduire des chants folkloriques et des tambours à la fin de la liturgie. Cela est important, bien sûr, car il faut qu'à l'église les gens se sentent à la maison, mais cela ne suffit pas.

« Nous avons à faire, ici en Afrique, ce que les Pères grecs ont accompli au IV^e siècle »

— *On en est, de fait, encore bien loin...*

— Certes, mais c'est de toute façon un processus qui va prendre beaucoup de temps. Peu importe d'ailleurs si l'on va lentement. L'inculturation ne se réalise pas par décret, ne s'apporte pas de l'extérieur. Elle naît, jaillit de l'intérieur, de l'enracinement toujours plus profond de l'*ethos* et de la vie orthodoxe dans l'existence. C'est quelque chose qui doit venir des gens, de leur ancrage progressif dans la foi orthodoxe, de leur conscience et de leur connaissance croissante de la tradition de l'Église, de leur être propre et profond. C'est en devenant partie intégrante des Africains que l'orthodoxie va pouvoir s'inculturer.

Alors, quand ils l'auront ainsi intériorisée, les Africains pourront exprimer la vérité orthodoxe à leur façon, avec leur langage, leurs symboles, leur manière de penser. Car s'il n'y a effectivement rien à ajouter à la plénitude de la vérité révélée par le Christ et transmise par la tradition orthodoxe, il n'y a en revanche pas qu'une manière de l'exprimer. Cette vérité est, dans sa plénitude et son unicité, infinie et inépuisable. Les Africains doivent non seulement la comprendre, se l'approprier, mais également la traduire, l'exprimer, la développer selon leurs propres modes, d'une manière telle qu'elle soit créatrice et devienne leur.

Nous avons à faire, ici en Afrique, ce que les Pères grecs ont accompli au IV^e siècle, quand ils ont hellénisé la tradition chrétienne. Nous avons à créer notre propre langage, à exprimer cette vérité non seulement dans la langue, mais dans le langage des gens d'ici. Si je me contente de parler la langue des Pères ou des instituts de théologie, je ne parle qu'à moi-même ; je ne transmets pas une parole capable de toucher les gens au plus profond d'eux-mêmes, d'induire un processus de transformation intérieure. C'est par une telle approche que nous pourrions aussi vraiment partager nos richesses avec les autres, avec les fidèles des autres Églises et religions. Tout ce que je garde pour moi, par-devers moi comme si c'était ma possession, ma propriété, est perdu. Tant que nous n'aurons pas réalisé cela, notre théologie restera formelle, académique.

Les Byzantins ont exprimé la foi et la vérité orthodoxe à leur façon, d'une manière géniale. Un jour viendra, devra venir où les Africains pourront faire de même, et – pourquoi pas ? – peut-être mieux, avec encore plus de profondeur par certains aspects. Je rêve de musiciens africains orthodoxes composant des musiques africaines pour la liturgie, d'artistes créant de nouvelles formes d'iconographie, de liturges inventant un nouvel art liturgique. Alors, tous ces débats – un peu vains – sur le type de musique à choisir (ton slave ou byzantin) cesseront, car ils seront sans objet.

L'essentiel de notre travail devrait être de faire en sorte que cette inculturation-là adienne un jour. C'est d'ailleurs pour moi la vraie question, la question essentielle : sommes-nous maintenant, oui ou non, en train de mettre en place les mécanismes et les structures qui vont nous mener à cette Église locale, inculturée ? Malheureusement, je n'en suis pas sûr.

« L'Africain est très proche de l'*ethos* orthodoxe »

— *Cela ne suppose-t-il pas également une révision profonde de la formation théologique, qui devrait être davantage centrée sur l'étude de la culture africaine ?*

— Une fois que la vision et les buts sont clairs, que l'on sait exactement où l'on veut aller, le reste en découle. Tout ce que l'on fait et entreprend doit viser à la réalisation de ces objectifs. Ainsi, par exemple, si l'on crée un institut de théologie en Afrique, que va-t-on y enseigner ? Une partie substantielle du programme, à côté de l'enseignement de la théologie orthodoxe classique, devrait être l'étude de la culture africaine, dans son essence profonde. C'est pour moi une base fondamentale, incontournable. Car il existe, au-delà de son extraordinaire diversité, une culture africaine, un être africain, un esprit, une manière africaine de se relier au monde. Une forme de paradigme. Et ma conviction, c'est que l'Africain – dans sa culture et son être profond – est, d'une certaine manière, très proche de l'*ethos* orthodoxe. Je dis souvent que, si la mission orthodoxe était venue plus tôt en Afrique subsaharienne et si elle avait adopté la bonne approche, il n'y aurait plus eu de place pour les autres Églises.

— *Pouvez-vous préciser votre pensée ?*

— Pour nous, Africains, la vie communautaire, la solidarité, l'entraide, l'hospitalité, la joie d'être ensemble sont partie intégrante de notre culture. L'individualisme chez nous n'existe pas. Notre richesse, ce sont les relations avec les autres. C'est pourquoi nous pouvons comprendre très facilement – de l'intérieur – ce qu'est la « personne », ce que signifie « l'être ecclésial » .

Autre exemple : dans la conscience profonde africaine, le monde visible et le monde invisible, le ciel et la terre, l'homme et le cosmos, le royaume des vivants et celui des morts ne sont qu'un. Il n'y a pas de division, pas de frontière. C'est pourquoi nous n'avons aucune peine à prier pour les morts, à avoir une relation vivante avec les défunts, à comprendre la communion des vivants et des morts en Christ. Dans notre culture aussi, le quarantième jour après la mort est important, car c'est la fin du passage du défunt dans le royaume des ancêtres. Sans doute devons-nous « baptiser » notre culte des ancêtres, le purifier de ses composantes païennes, mais n'y a-t-il pas là une base, un terreau fabuleux pour l'enracinement et la floraison de l'orthodoxie ?

« Baptiser les rites qui sont au cœur de notre culture »

— *En vous écoutant, je pense aussi au goût très profond – au sens quasi « naturel » – de la liturgie que nous avons pu sentir dans les paroisses, ici, au Ghana...*

— Absolument. Nous, Africains, sommes des êtres et des peuples très liturgiques. Les rites, les symboles sont au cœur de notre culture. Ils font partie de notre mode d'expression, beaucoup plus que les concepts. La foi, en twi, se dit *djedi*. Cela veut dire littéralement : « prends et mange. » La foi n'est pas une chose sur laquelle il faut (trop) réfléchir, mais une réalité que l'on doit « manger », absorber, mâcher, avaler, digérer, faire sien. Une catéchèse, un enseignement théologique formel, à base de concepts et de dogmes, a très peu de chance de passer en Afrique. Au mieux, les gens deviendront des perroquets. En revanche, vous pouvez transmettre beaucoup de choses à travers les symboles, les images, les objets, les gestes, les rites, en construisant, par exemple, des prédications sur des éléments liturgiques. Ce sont des moyens extraordinaires de sensibiliser et d'éduquer les fidèles. C'est pourquoi, lors de la consécration de la cathédrale d'Accra en septembre dernier – qui a été retransmise deux fois à la télévision –, j'étais si triste qu'on n'ait pas distribué aux gens une traduction en twi de l'office, qui a été pour l'essentiel célébré en grec. C'était une occasion rêvée et unique de faire vivre aux fidèles la consécration d'une église. La plupart des gens, du coup, étaient comme des passagers embarqués sur un bateau auquel ils ne comprenaient rien. En revanche, on leur a distribué des petits drapeaux grecs...

— *Dans un processus d'inculturation, l'Église ne pourrait-elle, ne devrait-elle pas, construire sur des rites africains anciens, déjà existants ?*

— Certes, mais en les baptisant, en les transfigurant, en leur redonnant un autre sens – chrétien –, une nouvelle dimension. Beaucoup de rites que nous pratiquons dans l'Église orthodoxe existent déjà dans la culture africaine traditionnelle. Par exemple, nous avons une bénédiction des eaux que nous purifions avec certaines herbes, avant d'en asperger les gens présents et les lieux où nous vivons : c'est un symbole de recréation du monde. Nous avons, comme je l'ai déjà évoqué, des cérémonies spéciales pour les défunts, le 40^e jour après la mort. Le passage de l'enfance à l'âge adulte est, dans certaines ethnies, marqué par un rite de mort et de renaissance. L'œuf – symbole pascal – est pour nous aussi un symbole important : nous les offrons, cuits, aux ancêtres, en les plaçant dans leurs tombes. En partant, par exemple, de cette réalité de l'œuf comme élément donnant naissance à un oiseau qui doit en briser la coquille pour venir à la vie, nous pouvons facilement faire comprendre la Résurrection, et symboliser la vie nouvelle qui, pour se manifester, doit briser les murs qui la tiennent enfermée.

Autre exemple : en septembre, il y a dans de nombreux villages une très grande fête, à l'occasion de laquelle les habitants se rendent sur les tombes pour les nettoyer et nourrir les ancêtres : c'est une fête du renouveau, avec des danses et des chants extraordinaires. Le plus remarquable, c'est que les gens se préparent par un « carême » de 40 jours, un jeûne de silence pendant lequel il est interdit de jouer du tambour ou même de pleurer ses morts bruyamment, par des lamentations. À d'autres endroits, comme à Cape Coast, pendant 40 jours on ne pêche plus de poissons dans le lagon, qu'on va nettoyer, purifier, le jour de la fête.

Il y a ainsi d'innombrables pratiques qui existent, qui ont, certes, un caractère non chrétien, mais que nous pouvons transformer en leur donnant une signification proprement chrétienne. Le

christianisme primitif n'a-t-il pas repris à son compte beaucoup de rites et de traditions païens ? Telle est la voie que nous devons suivre. Il faut donc former les fidèles qui pourront faire cela.

**« Non pas “apporter” le Christ, mais le découvrir :
il est déjà là, présent dans chaque culture »**

— *Une telle démarche exige également de la part de l'Église et des missionnaires qu'ils changent leur regard sur les cultures et les traditions indigènes, qu'ils ne les considèrent pas seulement comme des réalités « païennes » à éradiquer ou à instrumentaliser pour « ferrer le poisson », mais comme des préfigurations et des pierres d'attente, des richesses à intégrer...*

— « Je ne suis pas venu pour abolir, mais pour accomplir », dit le Christ. Cela ne vaut pas seulement pour l'Ancien Testament, dont les Africains – par leur mentalité, leur réalité quotidienne et leur mode de vie – se sentent très proches, mais aussi pour notre culture. La mission, contrairement à ce que beaucoup croient, ne consiste pas à « apporter » le Christ et la foi à des pays et à des peuples qui ne les « auraient » pas, mais à découvrir le Christ qui est déjà là dans chaque culture et attend d'être découvert. Cela suppose, je le répète, d'étudier les choses profondément, de comprendre cette culture de l'intérieur, en redécouvrant le vrai sens des gestes et des pratiques.

À mon avis, même ce qui est considéré ici comme le plus païen peut être baptisé. Prenons, par exemple, une coutume qui suscite beaucoup de débats et de controverses : les libations. Les gens vont au temple, offrent une bouteille d'eau-de-vie que le prêtre verse au pied de l'arbre totémique. Quel est le sens profond de cette pratique ? En réalité, c'est un acte de partage, d'intercession, de prière, de communion avec l'ensemble du cosmos – les vivants et les morts. En versant l'eau-de-vie, le prêtre invoque en effet Dieu et les ancêtres. Il les invite à venir et à boire avec les personnes présentes, à être en paix avec elles, à les protéger dans leur vie et dans leurs projets, que ce soit un mariage, un voyage, etc. À la fin de cette cérémonie, tout le monde va boire de cette eau-de-vie dans le même bol – à la même coupe, si vous voulez. À part l'eucharistie, je ne connais pas de meilleur symbole de communion que cela : communion avec Dieu, les défunts, les vivants, la terre et le ciel. Pourquoi ne pourrait-on pas reprendre, et intégrer dans le corpus liturgique orthodoxe, certains de ces gestes, en les transformant bien sûr, en leur donnant un sens, un contenu nouveau ; autrement dit, en y mettant le Christ au centre ?

Nous sommes là au cœur de l'inculturation : prendre quelque chose de la culture propre à un peuple et l'intégrer, transformer l'ancien en neuf ou, mieux encore, faire émerger le Christ qui est présent et en attente dans l'ancien. Pendant des siècles, l'Église a refusé la pratique de l'encensement, car elle était liée au culte de l'empereur ; un jour, pourtant, on l'a intégrée et, d'offrande à l'empereur-dieu, elle est devenue le symbole du feu de la grâce de l'Esprit Saint et de la prière des fidèles, qui monte comme une offrande à la Sainte Trinité. Tout est création de Dieu. Chaque culture, chaque peuple, chaque personne est sa création ; il n'y a pas de privilège. Le Christ est présent dans chaque culture ; Il est déjà là, attendant celui ou celle qui prendra conscience de sa présence, qui va le découvrir, le révéler, le manifester. À nous, donc, de nous éveiller, d'ouvrir les yeux. Nous verrons alors – comme les myrophores – que la pierre est déjà roulée, que Dieu ne nous a pas attendus pour ouvrir le tombeau. L'inculturation, dans sa profondeur, est un mystère. Faisons notre part et laissons le Saint-Esprit s'occuper du reste, dans ce processus qui est, de toute manière, au-delà de notre compréhension et de notre contrôle.

Église locale et transformation sociale

— *L'Église locale que vous appelez de vos vœux n'est donc pas, contrairement au débat en Occident, d'abord une question de juridiction, d'organisation ecclésiastique, mais une affaire de culture.*

— Le but, à terme, n'est pas une Église orthodoxe en Afrique, mais une Église orthodoxe africaine. Bien sûr, on peut affirmer que l'Église orthodoxe est la première Église chrétienne du continent africain, établie durant la première moitié du 1^{er} siècle par l'évangéliste Marc. Cela sonne bien, c'est symboliquement un rappel historique intéressant, mais en réalité cela ne veut pas dire grand-chose. Car que s'est-il passé depuis ? Qu'a-t-on fait ?

Si nous voulons une orthodoxie vraiment africaine, profondément enracinée et avec une identité locale forte, l'Église orthodoxe devra – dans sa pratique et son enseignement – contribuer à la redécouverte par les Africains de leurs propres racines. Autrement dit, la redécouverte de l'essence et de l'identité paradigmatique – parfois perdue – de la culture africaine est partie intégrante non seulement de la construction d'une Église locale, mais aussi de cette dimension de transformation sociale qui est l'autre pilier de l'activité missionnaire.

Pour moi, ce n'est pas un hasard mais bien un miracle de l'Esprit, que l'orthodoxie ait pris corps et se développe au Ghana en particulier. Ce pays, contrairement à la plupart de ses voisins en Afrique de l'Ouest, a précisément su garder vivantes bon nombre de ses traditions. Or, si c'est bien, comme je le crois, un acte de la Providence, cela nous donne une responsabilité. Ce que nous construisons et ferons ici aura des incidences pour toute l'Afrique.

— *L'une des clés est aussi, bien sûr, la constitution d'un clergé local...*

— Certes, mais en même temps, il faut veiller à ne pas ordonner trop de prêtres trop rapidement. Le risque, en effet, est de nous retrouver avec un clergé mal ou insuffisamment formé. On a eu ce problème au Kenya, où cela a provoqué des dérapages, des divisions internes : certains ont commencé à faire des choses bizarres, ont créé leur propre Église, etc.

Quand les Russes sont arrivés en Occident, aux États-Unis, ils ont fait face aux besoins ; ils ont ordonné des prêtres sans réelle formation. Aujourd'hui, il faut un *master of divinity* pour être ordonné. On a une vingtaine de prêtres au Ghana, pour la plupart semi-éduqués. Consolidons cela et préparons la génération suivante de manière plus profonde, en donnant une bonne éducation, une formation théologique solide, un enracinement dans la foi orthodoxe.

Dans tous les cas, le plus important n'est pas de construire des bâtiments, mais des communautés. Celles-ci devraient toujours venir en premier : on bâtit des communautés afin de bâtir des églises. C'est dans cet ordre que cela devrait se passer, et non dans l'ordre inverse.

Avant de quitter Accra pour Genève, nous avons beaucoup encouragé les initiatives de la base, notamment chez les jeunes et chez les femmes, dont la dynamique était très prometteuse. Par exemple, à Larteh, alors que le mouvement officiel de jeunesse s'essouffait quelque peu, des jeunes ont commencé à se réunir, à organiser des ateliers pour discuter de choses diverses, apprendre à chanter, former des lecteurs pour pouvoir diriger des offices en l'absence de prêtre, etc. Cela a permis la découverte et l'émergence de nombreux talents, insoupçonnés. Dans le mouvement officiel, les adultes étaient trop présents. Or jamais un jeune ne va

s'exprimer, dire ce qu'il pense, en présence d'un ancien, qui plus est devant un membre de sa famille.

L'autogénération des ressources :

« Faites ce que vous pouvez accomplir par vous-mêmes »

Autre exemple : les femmes ont organisé un camp pour les enfants à Accra. Comme il n'y avait pas d'argent, chacun a fait quelque chose, selon ses possibilités. Dans les paroisses, des groupes de jeunes et de femmes ont collecté du blé : ils ont mis de côté une ou deux mesures, qu'ils ont gardées pour les revendre pendant la saison creuse. Ils en ont retiré un bon prix et ont pu ainsi épargner, générer des ressources pour financer le camp et la participation des jeunes des paroisses. Plus de 150 jeunes sont venus à Accra. Les femmes ont fait la cuisine, un Grec a fourni dix cartons de poisson, etc.

Au départ, selon un réflexe « naturel » suscité et entretenu par l'aide du Nord et la mission traditionnelle, ils sont venus nous demander de l'argent, mais je leur ai dit : « Nous n'avons rien. Nous n'avons de fait que ce que vous nous donnez. L'Église n'est pas une institution ; vous êtes l'Église. Faites quelque chose que vous pouvez accomplir par vous-mêmes. » Et cela a marché.

— *C'est cette autonomie, cette indépendance, que vise la fondation que vous êtes en train de créer ?*

— Oui. Elle aura pour nom *African Initiatives in Mission*. L'idée est de créer une fondation pour susciter et soutenir des projets provenant des Africains eux-mêmes, conçus selon leurs besoins et réalisés selon leur propre manière de faire. Il s'agira d'appuyer des initiatives des communautés locales à plusieurs niveaux – dans l'identification de leurs priorités en matière de mission et de développement, dans la conception, la planification et la réalisation de leurs projets – mais aussi d'encourager la coopération et les échanges d'informations et de ressources en Afrique. Souvent, les Africains commencent à réfléchir, voient ce qui devrait être fait, mais ils manquent de moyens pour la réalisation. Il faut donc mettre en route des processus permettant de créer nos propres ressources, sans que nous soyons continuellement obligés d'aller frapper à la porte de l'évêque.

Cette question de l'autogénération des ressources est absolument fondamentale et nous n'y travaillons pas assez. Certaines communautés protestantes pratiquent la dîme. Sans l'imposer, on pourrait la proposer, l'encourager. On pourrait également réanimer les ventes aux enchères dans les paroisses : les fidèles – des paysans pour la plupart – apportent des produits de la terre en offrande, les premiers fruits de leur récolte, par exemple, qui seront vendus aux enchères ; et l'argent ainsi récolté est affecté à la communauté.

— *En conclusion, aimeriez-vous ajouter quelque chose ?*

— Ma vie et celle de ma famille m'apparaissent comme une suite de miracles, pour lesquels je ne cesse de rendre grâce à Dieu. Il y a eu beaucoup de difficultés et d'épreuves, mais, à chaque fois, le Seigneur a mis quelqu'un sur notre route pour nous aider.

(Les intertitres sont de la rédaction du SOP.)

Directeur de la publication : Père Michel EVDOKIMOV

Abonnement annuel

Rédaction et réalisation : Serge TCHÉKAN

	SOP mensuel	SOP + Suppléments
France	34,00 €	67,00 €
Autres pays	38,00 €	84,00 €

Commission paritaire : 56935
ISSN 0338-2478

Tiré par nos soins

C.C.P.: 21 016 76 L Paris
Tarifs PAR AVION sur demande
